

Pages de journal

Autor(en): **Coret, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Je t'envoie un ruban que j'ai porté le dimanche pour aller à terre et pour me changer à bord, les jours d'inspection . . .»

Et puis ce dernier billet:

«Tu m'as fait connaître le vrai bonheur.»

Un long moment, je suis resté devant ces lettres, ces photographies et le ruban. Au dehors, la pluie continuait de battre mes carreaux, tandis que le passé me submergeait et que ma jeunesse venait me demander des comptes . . .

C'était moi le coupable et je le savais bien. J'avais promis à Gilbert de lui consacrer ma vie. Il m'avait cru. Et je l'avais trahi. Était-ce tout à fait ma faute . . . Les circonstances, la guerre interminable . . . accablante . . .

Oui, je me souvenais de tout. On m'envoya en garnison à Tunis. Et là, je rencontrai un nouvel amour qui me prit tout entier. Que pouvait le pauvre Gilbert contre cet amour là? Il n'avait d'autres armes que ses lettres et je ne lui répondais plus. Trop délicat, il ne se défendit point et s'effaça . . . Ma vie prit un cours nouveau . . . J'oubliai . . .

Mon nouvel amour dura quatre ans. Je connus un bonheur parfait auprès de l'ami de mon choix.

Nous finîmes la guerre ensemble, nous battant au front côte à côte jusqu'à l'armistice de 1918. A notre démobilisation, nous unîmes nos destinées, ne nous quittant plus. J'avais enfin le foyer de mes rêves et, pensais-je, pour toute ma vie . . .

Hélas, un jour, mon ami me trompa. Je l'appris. Ce fut un cruel réveil.

Pendant un an, je lui demeurai fidèle, espérant le reconquérir et ne pouvant me résoudre à le perdre.

Lorsque cette rupture fut inéluctable, mon cœur se souvint alors de Gilbert. Lui seul, pouvait me rendre la joie et la stabilité. Je le compris enfin trop tard, et fis des efforts désespérés pour retrouver sa trace.

Ce fut en vain. Toutes mes lettres me furent retournées avec la mention: «Parti sans adresse».

Alors, je refermai le petit paquet jaune et le laissai dormir dans mon vieux secrétaire parmi mes reliques, avec les photographies et le ruban bleu aux lettres d'or qu'il contenait.

Georges Portal.

(à suivre)

PAGES DE JOURNAL

par Pierre Coret.

Pour la troisième fois, nous publions des extraits du «Journal» de notre collaborateur Pierre Coret. Nous remercions ceux de nos lecteurs qui nous ont fait part de leur appréciation. Nous serions heureux que d'autres abonnés nous communiquent leur point de vue «pour ou contre». Si vous êtes d'accord avec Pierre Coret, si vous ne l'êtes pas, si vous avez quoi que ce soit à dire: écrivez-nous!

Nous poursuivons dans ce numéro la publication de ce «Journal» aux idées précises, volontaires, exprimées en un style sans reproche. Ce sont trois lettres. La deuxième est de Pierre Coret. La première et la troisième sont présentées dans leur orthographe et style originaux. Toutes trois sont absolument authentiques.

Ph. M.

A. F. N., le 17 août 1956,

Mon cher Pierre,

C'est avec grande joie que j'ai reçu hier au soir ta lettre du 13 Août qui m'a fais grand plaisir de te lire. Pour moi, mon cher Ami, tout vas bien comme évènements, la seule chose qui m'ennuie vois-tu, c'est que je me demande quand je viendrai en permission? Enfin d'ici la fin du mois prochain, je peux avoir une petite chance vu mon mariage s'il ne tarde pas trop, enfin de tous cela je te tiendrai au courant par la suite; pour l'instant je suis dans le néant complet. Je te dirai que malheureusement mon escadron nous sommes passer escadron opérationnel, en deux mots maintenant nous ferons bien plus d'opérations que pendant ces mois précédents; enfin c'est à souhaiter que pour moi et mes camarades tout se passera aussi bien et à chaque fois que nous irons. Tu sais vivement la quille.

Vois tu et malheureusement avec les évènements, les rappelés, et les classes maintenues, j'ai bien peur de faire plus de dix huit mois, toujours est-il que mes dix huit mois finisse le 15 décembre, tu sais le jour de ma libération sera pour moi un grand jour car tu ne peux t'imaginer la vie que je mène et j'en est marre et plus que marre de cette vie; au fait, Pierre, étais tu gradé étant à l'armée tu me diras ça?

J'espère que la santé est toujours bonne pour toi et, ma fois, que tu vas bien sur tous points de vue.

Mon cher Pierre, je te prie de croire à toutes mes plus sincères amitiés pour toi et sache que moi aussi je pense bien souvent à toi;

Vois-tu, dans les débuts que je t'aimais, comme il aurait suffi pourtant que d'une parole de toi pour que notre amitié se transforme en autre chose; je l'aurait tant voulu, d'ailleurs tu le savais, enfin comme dis une chanson c'est du passé, n'en parlons plus; d'ailleurs j'aime une femme et je vais me marier, nous en restons donc toute notre vie mon cher Pierre en grande, très grande amitié l'un pour l'autre, ainsi que de quelques heures ou moments agréables selon tes possibilités et les miennes; des instans agréables comme au Passé, n'est-ce pas, Pierre?

Dans l'attente de tes nouvelles, je t'embrasse moi aussi.

Ton ami: C.

Ta lettre du 13 août est arrivée sans retard, je l'ai accueillie avec le plaisir que tu devines. J'aurais seulement préféré que tu fasses moins d'opérations, et que la date de ta permission fût plus proche. Hélas, on ne choisit pas. Le plus déprimant, et voilà pourquoi tu avais le cafard en m'écrivant, c'est de voir toujours différé ce qu'on souhaite le plus, d'être déçu à répétition, si j'ose dire. Aie bon courage, noie ton ennui dans le raki ou le Mascara, et, si cela peut t'aider, dis-toi que je te suis autant que je le peux par la pensée.

Les dernières lignes de ta lettre m'ont bien touché. Il ne faut pas dire «N'en parlons plus», mais «parlons en encore un peu». Tu m'as demandé maintes fois ce que je pensais de toi, c'est aujourd'hui que je vais te le dire. Je vais te le dire parce que tu es loin, que tu te trouves

seul. Tu as réfléchi, et le fait d'être séparés m'a fait réfléchir aussi. Lorsque nous nous sommes rencontrés, une des choses les plus douces qui nous soient arrivées, t'en souviens-tu, c'est que nous nous sommes trouvés tout de suite en confiance. Tu étais très jeune, et je pense avec un peu de curiosité à l'homme que tu seras devenu après ce service militaire. Tu étais très rieur, très spontané, très tendre aussi. Et c'est pourquoi je ne t'ai jamais traité comme une aventure, comme ces gens qui cherchent une heure de plaisir. Non que je méprise le plaisir pour lui-même, je crois, soit dit en souriant, m'en être montré gourmand, mais je plains ceux qui en font un système presque quotidien, et à qui il faut, à tout prix, une aventure par jour. Ils ne se rendent pas compte de la tristesse que laissent leurs habitudes à ceux qui en sont les victimes; ils ne se rendent pas compte non plus de l'insatisfaction et du vide qu'ils créent en eux. Entre nous il n'y a rien eu de pareil. Il y a eu quelque chose de très clair et de très simple. Le hasard avait bien fait les choses, et nous nous sommes trouvés comme deux frères. Te rappelles-tu? Ce n'était pourtant pas très poétique; les murs de l'hôpital Saint-Louis, surtout quand on pense à ce que l'on y soigne.

Tu me délassais, tu me changeais des gens que je suis forcé de voir, et qui ne sont ni simples, ni clairs, ni tendres, eux. Et veux-tu que je t'avoue quelque chose? Je me suis très bien rendu compte qu'un mot de moi aurait suffi. Ce mot, je n'ai pas voulu le prononcer. Je n'en avais pas le droit. Et voici pourquoi: Parce que je n'étais pas sûr que ce chemin-là fût fait pour toi, et parce que je n'étais pas sûr de pouvoir te rendre heureux. Je ne voulais pour rien au monde être responsable d'une peine, ou d'une déception.

Si j'avais dit ce mot, je te faisais entrer dans un milieu, dans des habitudes qui ne conduisent pas au bonheur. Nous aurions pu, remarque bien, nous garder de ce milieu. Mais à ton insu, tu «en» serais devenu, comme ils disent.

Parmi eux, certains caricaturaux; il faut les en excuser; pour la plupart, il sont malheureux. Ils ne se rendent pas compte qu'ils ont perdu pied, et contact avec la manière de vivre et de penser du plus grand nombre. Dans ce milieu, il arrive qu'on fasse bon marché des sentiments, les garçons sont comme du matériel. Je ne voulais pas qu'ils aient cette impression de toi. Leurs liaisons durent peu en général, la course au plaisir les mine. Si j'avais dit oui, c'est là, toi aussi, où tu serais venu, sans t'en apercevoir. Tu n'y aurais pas trouvé le bonheur. Si tu veux, il me semble que j'aurais décidé pour toi parce que j'étais plus âgé, et que je te paraissais plus fort. Je crois que je ne le devais pas. C'est assez pour ceux qui ne peuvent faire autrement que de vivre dans cette ornière.

Au contraire, parce que j'ai été réticent, tu t'es orienté différemment. Je souhaite que tu aies avec ta femme beaucoup de bonheur, même si subsiste un côté de toi que je suis presque seul à connaître: on ne se refait pas, quoiqu'on en dise, mais tu auras à côté de toi une présence affectueuse, une base. Je ne me sens ni triste, ni jaloux que tu te maries. Cela met au contraire tout en ordre.

Mais cette grande amitié qui reste entre nous, tu le comprends bien,

personne n'y pourra rien. «Le Passé» comme tu dis, fait partie de nous maintenant. Je suis heureux de rester ton ami, un peu ton frère. Rien n'empêchera que nous nous voyions. Au contraire, j'y pense avec joie. Avant te terminer, je voudrais te dire que je souhaite que tu aies des enfants. Je crois cela très nécessaire. C'est une grande joie que tu éprouveras là. Même lorsque surviennent dans un ménage ennuis et divergences — et c'est inévitable — il y a toujours les enfants qui retiennent l'attention. C'est en s'occupant d'eux que se forme entre les époux un lien qui ne se détruit pas.

Je crois avoir une petite place dans ton coeur. Garde-la moi, comme je te garde la tienne.

Je t'embrasse

ton ami: *Pierre Coret.*

Afrique du Nord Sept. X.....

. . . Tu me dis que tu n'étais pas sûr que ce chemin-là fût fait pour moi, oui, peut-être que tu as raison, mon cher Pierre, car vois-tu, j'aime ce qui est propre, fidèle et sincère et ce milieu est un milieu pourri. En effet, mon cher Pierre, je serais devenu peut-être ce qui s'appelle une tante. Je serai heureux, mon cher ami, car j'ai changer ma route; pour te parler de moi et de ma femme à venir, je te dirai que c'est une femme merveilleuse sur tous points de vue. Nous nous aimons beaucoup, enfin bref, c'est le grand amour. Bien sûr, elle a trente cinq ans, mais vois tu elle ne fait pas son âge, elle est encore une belle fille et bien roulé; pour en revenir à nous deux, il restera toujours une grande amitié entre nous, nous passerons d'agréable moments comme auparavant. . . . Pour te parler des évènements, je te dirai que tout vas mal depuis un mois, il y a une semaine encore, en allant en opération, nous avons subi une embuscade pendant trois heures, la seule chose que je puis te dire, c'est que nous sommes revenus de loin, nous étions encerclés de partout, et nous avons eu deux morts, les pauvres gars . . . Ecoute, Pierre, cette phrase et souviens toi bien: Si par la suite il arrivait que tu n'aies plus de réponse à tes lettres, et bien c'est que je ne serais plus de ce monde. Tu comprends, mon cher ami, s'il m'arrivais quelque chose, personne ne pourrais te prévenir; enfin tu sais, je suis prudent, mais on a beau être prudent, enfin, comme l'on dit, c'est le Destin. Vois tu, de moi même mourir alors que je suis bien jeune, tu ne meurs qu'une fois, mais je pense à ceux qui reste, ma femme, mes parents, mes amis, des amis comme toi, mon cher Pierre, enfin j'espère que ta petite médaille me portera toujours bonheur, à la grâce de Dieu